

De l'Anglo Pulp à la Daishowa : le moteur de l'économie

Gilles Gallichan

Numéro hors-série, 1996

Limoilou, un siècle d'histoire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8788ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gallichan, G. (1996). De l'Anglo Pulp à la Daishowa : le moteur de l'économie. *Cap-aux-Diamants*, 27-29.

DE L'ANGLO PULP À LA DAISHOWA LE MOTEUR DE L'ÉCONOMIE



Les bâtiments de l'Anglo Canadian Pulp and Paper Company. Photo : Office provincial de publicité, 1946. (Collection Yves Beauregard).

par Gilles Gallichan

Depuis 70 ans, une importante usine papetière anime la vie économique de Limoilou. Sans elle, l'histoire du quartier n'aurait pas été la même. Ce fut une entreprise considérable à l'époque que d'installer cette industrie avec ses énormes machines sur les bords de la rivière Saint-Charles. En quatre générations l'Anglo Canadian Pulp and Paper Company est devenue, en 1972, la Reed Paper Company et enfin, en 1988, la Compagnie des Produits forestiers Daishowa. Agrandie et modernisée, l'usine est toujours là, jouant un rôle économique de première importance non seulement pour Limoilou, mais pour toute la région.

La création de l'«Anglo Pulp», comme on la désignait souvent, s'inscrit dans le contexte économique de l'après-guerre. Depuis 1918, le grand

défi était la transformation de l'industrie de guerre en une industrie de paix et l'intégration au marché du travail de nombreux soldats démobilisés. Les progrès industriels et l'abondance de nos richesses naturelles attiraient dans la province de Québec de nombreux investisseurs surtout britanniques et américains. À cet égard, le marché du papier journal offrait de belles perspectives en raison de la demande accrue et de l'abondance des forêts au nord de Québec.

Le gouvernement libéral d'Alexandre Taschereau était favorable à l'établissement d'usines dans la province. On voulait développer le secteur secondaire et réduire la crise du chômage qui frappait durement le Québec et poussait plusieurs travailleurs à émigrer vers les États-Unis. Pour réaliser sa politique, le gouvernement garantissait l'exploitation de grandes réserves forestières à des compagnies qui s'engageaient

à transformer au Québec les matières premières qu'elles en retiraient.

Vers 1925, l'homme d'affaires Frank W. Clarke, qui possédait une flotte de traversiers dans l'estuaire et le golfe du Saint-Laurent, lança l'idée d'un consortium de capitaux anglais et cana-

Ce site était idéal, au confluent de deux voies navigables et à proximité d'installations portuaires en eaux profondes. L'usine pouvait recevoir du bois par flottage et offrir de l'accostage pour les goélettes et les navires transportant les billes. Le chemin de fer vers le Saguenay et vers Charlevoix passait à un jet de pierre. L'eau, essentielle



Vue aérienne du site occupé par la compagnie Anglo Canadian Pulp and Paper Company en 1929. (Archives de l'auteur).

diens pour ouvrir un «moulin à papier» à Québec. Il intéressa à son projet Lord Rothermere, un grand financier britannique et la Canada Power and Paper Corporation, contrôlée par le groupe Holt Gundy, propriétaire, entre autres, de la Belgo Canadian Co. et de la compagnie Wayagamack dans la Mauricie. En s'associant au projet de l'Anglo Canadian Pulp and Paper, la Canada Power devenait le plus grand producteur de papier journal dans tout l'empire britannique.

Une vaste entreprise

La création de l'usine nécessitait un investissement de 25 000 000 \$, une somme énorme à l'époque, et plusieurs demeuraient sceptiques devant la réalisation d'une telle entreprise. Pourtant, le 2 novembre 1926, l'annonce officielle du début des travaux faisait taire les rumeurs pessimistes.

Les plans étaient confiés à l'architecte new-yorkais George F. Hardy et la compagnie Bishop & Co. de Montréal recevait le contrat de construction de l'usine. Elle serait érigée sur la rive gauche de l'embouchure de la Saint-Charles sur le site de l'ancien village de New Waterford.

pour une usine à papier, ne pouvait jamais manquer et l'électricité était disponible à bon marché. De plus, il y avait tout autour un grand bassin de main-d'œuvre. Limoilou comptait déjà, en 1927, plus de 23 000 habitants et la ville de Québec plus de 130 000 habitants. Le quartier possédait des écoles pour garçons offrant une bonne formation aux futurs ouvriers. L'Université Laval et, à Saint-Roch, l'Institut technique du boulevard Langelier pouvaient combler les besoins de main-d'œuvre plus spécialisée.

Cependant, cet emplacement n'offrait pas que des avantages il y avait aussi des problèmes car le terrain était bas et facilement inondable. Il fallut consolider les grèves en surélevant un terrain de 96 hectares. On transporta deux millions de mètres cubes de sable et on construisit un quai coupe-lame de 415 mètres. Pour éviter tout glissement de terrain, on enfonça dans le sol 7 000 piliers de béton pour stabiliser la structure de l'usine et de ses bâtiments. Pendant un an, un millier d'hommes travaillèrent à cet impressionnant chantier.

Une telle installation nécessitait aussi un bon approvisionnement électrique. La Shawinigan Power, filiale du groupe Holt Gundy, fit construire

une ligne spéciale de 220 km entre Isle-Maligne (Alma) et Québec. Elle transportait 700 000 kWh par jour, doublant presque la consommation d'électricité de toute la ville de Québec à l'époque. Le bois devait arriver aussi en quantité suffisante pour alimenter les défibreurs et les lessiveurs. Il provenait de la haute Montmorency et de l'arrière-pays de Charlevoix, relançant dans ces régions toute l'activité de la coupe en forêt et de la drave sur les rivières. C'est cette épopée que Félix-Antoine Savard évoquera dans son *Menaud maître draveur*.

Le plus important employeur

L'usine commença sa production le 12 décembre 1927 et l'inauguration officielle se déroula en juin 1928. On y produisait déjà 375 tonnes de papier par jour et on engageait 500 employés, manœuvres, gestionnaires et ingénieurs. L'Anglo devint donc d'un seul coup le plus important employeur du quartier.

Le curé de Saint-Charles, le père Maurice de Buzan, capucin, s'en réjouissait pour ses ouailles. Il écrivait dans son *Bulletin paroissial* de décembre 1927 : «L'usine est située sur le territoire de notre paroisse. Elle a été bâtie avec des capitaux anglais, mais elle est administrée par des Canadiens. La direction est absolument catholique et en parfaite sympathie avec l'élément canadien-français.» Cette recommandation était de nature à rassurer les familles catholiques. Il est vrai que, dès le début, les dirigeants insistèrent sur les bonnes relations de travail, sur la sécurité et l'hygiène à l'intérieur de l'usine. Le premier gérant fut M. R.A. McInnis, ancien gérant général de l'Abitibi Power and Paper Co. M. McInnis et ses successeurs encouragèrent beaucoup les loisirs et les relations sociales, créant un climat qui était apprécié par les employés.

Le papier de l'Anglo se vendait bien, car aux États-Unis comme en Europe, le marché de la presse connaissait une véritable pénurie de papier journal. Les grands quotidiens de Londres et de New York commencèrent à paraître sur du papier fabriqué à l'usine de Limoilou. La production augmenta régulièrement atteignant les 600 tonnes de papier par jour en 1945. En 1935, l'usine comptait 700 employés et 1 050 dix ans plus tard.

Il y eut aussi un impact urbain à l'ouverture de l'Anglo. Le développement démographique de Limoilou s'accéléra. Il fallait aussi un lien direct entre l'usine et le centre-ville. Les pressions se multiplièrent pour que la ville construise un nouveau pont sur la rivière près de celui du chemin de fer. Ce pont, baptisé Samson en l'honneur du maire de Québec, fut ouvert en 1930. La 10^e Avenue fut élargie et devint en 1931, le boulevard des Capucins.

Aujourd'hui, l'Anglo est devenue l'usine de Québec des Produits forestiers Daishowa inc. et elle demeure le premier employeur du secteur privé à Québec. Elle emploie 1 050 personnes, produit 1 350 tonnes de papier par jour et 140 tonnes de carton, dont une grande partie est exportée dans le monde entier. La fabrication du papier a



La tour centrale de la Compagnie des Produits forestiers Daishowa. Photo : Gilles Gallichan, 1995. (Collection de l'auteur).

bien changé depuis 70 ans, le recyclage, les préoccupations environnementales, les nouvelles normes de travail ont considérablement transformé l'industrie des pâtes et papiers. Jadis source de pollution de l'air et de l'eau, l'usine a réalisé un effort considérable au chapitre de l'environnement. Cette question demeure un objectif prioritaire dans tous ses plans de développement.

Daishowa a relevé les défis de la modernisation et de l'adaptation aux réalités sociales et aux nouvelles tendances du marché. L'usine des bords de la Saint-Charles continue toujours à se développer et sa tour de style art déco demeure intimement identifiée au quartier Limoilou qui l'a vue naître et grandir. ♦

Gilles Gallichan est historien à la Bibliothèque de l'Assemblée nationale du Québec.